

nouveaux vaincus de la lutte suprême, ceux qui, trop téméraires n'ont pas su ménager leurs forces, ne peuvent plus lutter et les flots les entraînent pour les laisser épars sur le sable des rives. Et de nouveau s'élançant, pour resserrer les rangs, ceux que la destinée avait laissés derrière.

Enfin, on approche du bord. Déjà toutes les mains jetées avec ensemble recherchent un appui pour s'arracher à l'onde. Et cependant beaucoup ayant usé leurs forces à lutter de vitesse, ou trop faibles pour une si rude épreuve et lâchés en chemin par la main qui les remorquait, peuvent à peine se soulever pour échouer sur la rive. Enfin les heureux, debout sur le rivage, insolents, arrogants dans leur triomphe, avec éclat fêtant leur réussite, sont prêts à repartir. Ils s'assemblent, se félicitent, se complimentent et pour les malheureux entraînés par les flots, pas un mot de regret, pas un cri de pitié n'échappe de leur bouche, pas même un regard pour ceux qui n'ont fait qu'aborder pour échouer à leurs pieds.

Il en sera de même à chaque traversée. Tant pis pour ceux que le destin a marqués de son sceau. O égoïsme, égoïsme, si tu n'es le démon, en es-tu au moins son premier émissaire.

Humains, moins d'orgueil, un peu plus de pitié et surtout plus d'amour.

Bonne année, bonne année, apporte nous cela !

ELIE MARTIN.

Capendu (France), fin décembre 1892.

LE DÉPART



ARTIE, Elle est partie !

Allons, je voudrais écrire froidement, raconter en peu de mots une épisode qui aurait pu être intéressante, une étape de la vie d'un compagnon de collège, et voilà que la main me tremble, que l'émotion me gagne, que ma plume s'égare et refuse d'écrire ce que je voudrais écrire.

Cette histoire, je ne l'écrirai pas.

Elle est partie !

Ces mots me reviennent toujours à l'esprit, ma plume persiste à les écrire, elle pleure elle aussi le départ.

Au printemps, j'ai pleuré la blanche neige qui était partie, mais je me suis vite consolé à la pensée qu'une autre neige blanche reviendrait ; sous le beau soleil de mai les regrets s'envolent, se perdent, se noient dans le parfum des fleurs, la brise odoriférante de la forêt.

J'ai aussi pleuré le départ des feuilles, rougies par le froid automnal, mais je me suis consolé encore en songeant que la blanche neige allait revenir que les arbres se couvriraient encore de belles feuilles.

Je me suis agenouillé maintes fois sur un tertre de gazon, dans le petit cimetière ; j'ai pleuré le départ de vieux parents et d'amis bien chers ; leur souvenir est toujours vivace, mais ils n'ont subi que le sort commun, ils ont entrepris le grand voyage que tous nous devons faire.

Partis les ébats de l'enfance, partie la petite prière simple et naïve que nous récitons chaque matin sur les genoux de notre mère, partis les enfants que nous endormions dans le berceau et que et que nous appellions frères et sœurs.

Partis les bons vieillards qui nous réunissaient chaque soir auprès de l'âtre et nous répétaient les bons vieux couplets du temps passé.

Parties les premières illusions, les premières espérances, les premières ambitions.

Parti, envolé, le rêve de bonheur que j'avais fait.

Au milieu de cette foule inquiète, soupçonneuse, que l'on appelle le monde, et dont chaque membre a un regret au cœur, ne puis-je pleurer en silence celle qui est partie pour toujours, peut-être.

J'ai crié son nom, j'ai demandé : "Où est-elle ?" Toujours on m'a répondu : "Elle est partie." Et, comme pour graver davantage dans mon cœur ces mots cruels, l'écho de la montagne répétait à plusieurs reprises : Partie ! partie !

Reviendra-t-elle ?

Les fleurs s'épanouissent chaque printemps, les feuilles reviennent toujours les mêmes, la neige a chaque hiver la même blancheur... mais les cheveux blanchissent, les rides se creusent, les blessures au cœur ne guérissent jamais.

Le souvenir reste toujours avec un peu d'espoir !

Mathias Pilon

MADAME CASCALIER

M. Cascalier, agent d'assurance, est un brave homme qui a la grande qualité d'être toujours tyran avec les agneaux, et dont le seul défaut est d'être toujours agneau avec les tyrans.

Avant son mariage avec Mme Cascalier qui était alors une jeune fille toute guillerette, se tenant si coquettement sur ses vingt-cinq ans d'existence qu'elle les faisait oublier, M. Cascalier avait franchement étalé son caractère violent et altier devant cette douce colombe d'alors qui souffrait toutes ses humeurs en murmurant doucement à l'oreille de son futur :

— Il me faut m'habituer aux caprices de mon futur petit tyran de mari.

Et M. Cascalier se fachaient souvent tout rouge pour avoir le plaisir de se faire répéter d'aussi charmantes paroles.

Voilà pour le prologue de mon histoire.

Maintenant, changeons de décor. Passons au troisième acte.

M. et Mme Cascalier en sont à leur deuxième année de mariage.

Vous allez peut-être me demander si M. Cascalier est toujours aussi despote et Mme Cascalier toujours aussi colombe.

Eh bien, jugez par vous-même.

Il est huit heures moins le quart — du soir, bien entendu, car les drames se jouent toujours le soir, ces sortes de drames surtout — il est donc huit heures moins le quart et monsieur n'est pas encore entré.

Soudain, à la porte d'entrée, on entend un bruit de clef ; madame s'imagine que c'est monsieur qui arrive et elle ne s'est pas trompée.

Elle court au-devant de lui. M. Cascalier, que cette petite scène d'intérieur émeut toujours, l'embrasse tendrement, mais son épouse ne lui rend pas son baiser et le regarde d'un air courroucé.

M. Cascalier. — (Souriant en pensant à l'agréable excuse qu'il va donner de son retard) Ah ! Madame n'aime pas les retardataires à ce que je vois.

Madame : (se comprimant). — Non, Monsieur.

M. Cascalier : (toujours souriant). — Hé ! mais il faut toujours demander leurs raisons aux retardataires.

Madame. — Monsieur, ils en forgent et mieux vaut alors qu'ils n'en donnent pas.

M. Cascalier : (avec l'assurance enjouée d'un homme qui sait qu'un seul mot de sa bouche peut dénouer la situation). — Quelquefois cependant, ils peuvent en avoir... (appuyant) et de bonnes.

Madame : (s'emportant). — Vous semblez me traiter bien complaisamment, monsieur... (de plus en plus comprimée) Sans doute que vous prétendez user encore de vos pouvoirs de tyran dont vous me menaciez avant notre mariage... (éclatant) Ah ! voilà notre sort à nous, pauvres femmes oubliées, pendant que leur monstrueux mari s'en va courir les restaurants avec des femmes qui seront bien plus chez elles dans la cellule du bain que dans les salons des restaurants ; pendant...

M. Cascalier : (inquiet et sentant qu'il est grand temps de parler). — Mais écoutez moi...

Madame. — Vous allez me donner la raison de votre retard maintenant que je vous ai donné le temps d'en forger à votre goût... Ah ! fallait-il donc que vous m'arrachiez à l'innocence heureuse de mes vingt-cinq ans... (regardant en face son époux dont la figure s'accroît ironiquement) Oui, monsieur, de mes vingt-cinq ans, l'innocence de mes vingt-cinq ans... Que trouvez-vous à redire là-dessus encore ?

M. Cascalier. — Rien du tout. Je veux seulement te proposer...

Madame : (furieuse). — Ah ! vous voulez me proposer, c'est là votre manière de me donner vos raisons...

M. Cascalier : (atterré). — Quand...

Madame. — Ah ! assez, assez ! je suis assez malheureuse pour ne pas vous entendre me dire vos exploits et vos aventures avec vos amis Lescarbouche et Chalié qui vous valent bien... Mais du moins répondez-moi, raisonnez, faites-moi le plaisir de vous entendre raisonner du moins...

M. Cascalier (se laissant tomber sur un divan et présentant deux billets de théâtre à madame, mais dans son abattement et son excitation, il embrouille encore plus la situation). — Mais je suis allé...

Madame (bondissant sur les billets qu'elle déchire en morceaux, hors d'elle-même). — Ah ! vous êtes allé au théâtre avec des femmes ! Vous m'avez délaissée pour aller à une matinée avec... avec... qui ? dites, parlez...

M. Cascalier (toujours abattu, la tête enfouie dans le coussin du divan). — Mais laissez-moi parler, je...

Madame. — Ah ! vous prétextez que je ne vous laisse pas parler pour gagner du temps encore...

M. Cascalier (avec découragement). — Les deux billets que tu viens de déchirer étaient intacts.

Madame. — Ils n'ont pas servis, vous...

M. Cascalier (interrompant enfin). — Ils étaient pour toi ce soir... Je me suis attardé en allant les acheter. Il y avait foule.

Madame Cascalier reçoit naturellement cette révélation comme un coup de foudre.

Et voilà comment cette jeune fille, dont le lecteur a admiré la douceur lorsqu'elle se tenait si coquettement sur ses vingt-cinq ans d'existence, est devenue la terrible madame Cascalier, devant qui son mari n'a pas la moindre velléité de faire le petit tyran.

BECK.

NOUVELLES A LA MAIN

On cause famille devant Boireau.

— Moi, dit-il, j'ai toujours adoré les enfants.

— Et vous n'en avez jamais eu.

— Non, madame... pour pouvoir continuer à les adorer.

* *

Singulière contradiction sexuelle !

Un homme se croit du génie : il porte les cheveux longs.

Une femme se croit appelée à accomplir une grande mission sociale, artistique, tout ce que vous voudrez, mais extra-conjugale : elle porte les cheveux courts.

* *

A la chambrée :

— Vous me ferez deux jours de consigne.

— Mais, brigadier...

— Pas d'observation ! Ça vous apprendra à empoisonner vos punaises.

— Mais, brigadier...

— Pas d'observation ! Si toute la chambrée en faisait autant...

— Eh bien ?

— Il ne resterait plus que moi pour les nourrir !

* *

Chez le photographe :

Une petite dame, qui va plus volontiers au théâtre qu'à la messe, veut faire faire son portrait.

— J'ai remarqué, dit-elle à l'artiste, que les portraits d'hommes valaient toujours mieux que les portraits de femmes.

Et le photographe avec un malin sourire.

— Comment ne savez-vous pas, madame, que les hommes sont plus faciles à attraper ?

La Scrofule, héréditaire ou acquise est complètement chassée du sang par la Sarspareille de Hood, le grand purificateur du sang.